

## La chair du monde

David Dorais

Numéro 65, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2016). Compte rendu de [La chair du monde]. *L'Inconvénient*, (65), 59–60.

# LA CHAIR DU MONDE

*David Dorais*

Le « mignon » a-t-il droit de cité dans une critique littéraire sérieuse ? Un lecteur consciencieux et exigeant a-t-il le droit d'apprécier une œuvre parce qu'elle contient des scènes attendrissantes impliquant un petit animal adorable et vulnérable ? Au 16<sup>e</sup> siècle, les écrivains de la Pléiade ont eu recours, pour créer leurs poèmes, au principe de la « mignardise », c'est-à-dire au fait de cultiver le joli, le gracieux, le délicat, le gentillet dans leurs descriptions de la nature, que ce soient des fleurs ou des papillons. Un tel critère de jugement esthétique a-t-il encore sa place ?

Sylvie Germain est une auteure consacrée, ayant manqué de peu un siège à l'Académie française en 2013. Son dernier roman se passe dans un pays jamais nommé, à une époque inconnue, mais une époque moderne à tout le moins, car l'histoire commence par la chute d'un missile sur une ferme. Tout explose, et seul un petit cochon survit. Le récit le suit pendant la première partie du roman. Le cochonnet s'aventure dans la forêt, curieux et insouciant. Il traverse des cours d'eau à la nage. Blessé à la patte, il boite un peu. Son groin farfouille dans la gadoue, à la recherche de nourriture. Dois-je avouer que j'ai été séduit par cet être faible et abandonné, perdu dans le froid et dans les brumes, reniflant ce qu'il trouve et dévorant goulument ce qui se mange ? Mon plaisir (coupable) de lecture a consisté à l'accompagner dans ses errances, à le regarder se cacher du danger, en espérant que rien de mal ne lui arrive.

Le porcelet est recueilli par une jeune femme, qui s'en occupe comme d'un enfant. Lui chantonnant des comptines, elle détache son corsage et entreprend d'allaiter la petite bête rescapée. Celle-ci se blottit contre le sein chaud et doux. L'écriture de Sylvie Germain est éminemment sensorielle. C'est un style qui s'intéresse à toutes les manifestations de la nature : couleurs, parfums, textures... La chair du monde, voilà ce que l'auteure s'attache à rendre sensible par les mots. Les pierres sont « moussues », les feuilles sont « dentelées », le sang est « d'un rouge violacé », les bombes qui explosent soufflent « des bouffées chaudes, fétides ». Le langage, pour Sylvie Germain, ne relève pas d'un sec intellectualisme, mais offre une prise concrète sur la nature. C'est une manière d'en prendre des parcelles pour déployer ce qui, en elles, s'adresse aux sens.

Dans une ferme abandonnée, le petit cochon trouve l'un de ses congénères. Il grogne, son poil se hérisse. Mais il constate bientôt que l'autre petit cochon est un reflet qui imite ses mouvements. Derrière la glace, personne, et, quand il approche le museau de la surface froide, l'image se brouille. Grâce au miroir, le pourceau prend conscience de sa propre existence. Il comprend qu'il est une entité à part entière. En somme, il franchit le stade du miroir. Il symbolise ainsi le petit humain qui appréhende son unité corporelle et se constitue en sujet, bâtissant son moi à travers la perception de lui-même.

Il existe un test projectif pour les jeunes appelé *Patte-Noire*, qu'a mis au

point le psychiatre Louis Corman dans les années 1970. Ce test consiste à montrer à l'enfant des planches illustrées mettant en vedette un petit cochon ayant une patte tachée de noir. L'enfant explique ensuite comment il interprète les images et on juge, par ses réponses, de la teneur de ses conflits internes et de la manière dont il les régule.

Dans *À la table des hommes*, le cochonnet est dépourvu de tache noire sur la patte, mais il a pour inséparable compagnon une corneille. Elle le suivra tout le long du roman. Comme la patte noire, la corneille joue le rôle de signe distinctif qui place le porcelet à part des autres. Ce dernier acquiert ainsi un rôle symbolique. Il représente l'être humain dans son état premier ; on dirait « primitif », en ne gardant que les connotations positives du mot. C'est la conscience naïve qui, malgré ses limites, s'ouvre au monde et se vautre dans les jouissances sensibles qu'il peut offrir. Le pourceau finit par croiser un jeune homme dans la forêt, se battre avec lui et – coup de théâtre – prendre son identité.

Par un phénomène magique inexplicable, une transmigration des âmes, celle de l'animal se transfère donc dans l'humain. Le jeune homme renouvelé jette alors sur son environnement un regard ébahi. Ne comprenant pas quel est l'étrange corps qu'il possède à présent, il avance dans les bois en titubant. Il est recueilli par les femmes d'un village dont les hommes ont été emmenés par les troupes ennemies. Le conte animalier se transforme en fable initiatique

ou en roman de formation. Il raconte la découverte du monde par un individu candide, et son apprentissage des bontés et des méchancetés humaines.

La première étape de son initiation passe par l'univers des femmes. Il est adopté par une vieille, sorte de sorcière connaissant les herbes, qui prend soin de lui, le nourrit et l'habille, malgré la difficulté du nouveau venu à supporter les vêtements. Elle le tient à l'abri des enfants, de peur qu'ils ne l'élisent comme souffre-douleur. L'univers des femmes, en plus d'être celui du réconfort et de la protection, est celui du langage. Le jeune homme sauvage, en entendant la kyrielle de mots prononcés autour de lui, se met à babiller avec plaisir, si bien qu'on l'affuble du nom de Babel.

Décrite par Sylvie Germain, la langue appartient au monde naturel. Elle ne constitue pas un filtre qui passe la réalité au tamis. Elle apparaît avec l'évidence d'un nuage qui se forme dans le ciel ou d'un végétal qui s'étire au soleil. Le porcelet devenu humain voit avec ébahissement les divers mots se présenter à lui dans la belle nudité de leur plénitude : « Cela l'émerveille comme s'il s'agissait d'un spectacle de magie, tel qu'il en remarque dans la nature quand des pousses sortent de terre et se déploient en épis ou en fleurs, quand les crosses des fougères se déroulent et se font dentelles. » Pour marquer cette éclosion merveilleuse du langage, Sylvie Germain se permet d'émailler son texte de vocables rares ou de néologismes, tous des mots qui possèdent l'élégance de la poésie et qui en même temps nous semblent familiers, presque venus de l'enfance, tant ils miment de près les mots que nous connaissons. En voici un court florilège : *vaguer, sinuer, houer, ir-résigné, bruissier, crailllement, pleurement, ébréchure*.

La narration nous fait découvrir avec pudeur que les hommes du village, portés disparus, ont été massacrés. Les femmes trouvent d'abord quelques objets personnels abandonnés dans la forêt, à moitié enfouis dans l'humus. On s'aperçoit qu'ils forment un trajet. On présume que les captifs les ont laissés tomber pour signaler discrètement leur passage, alors que l'ennemi les conduisait à la pointe du fusil. Le chemin

des objets perdus mène à une clairière, nappée d'herbe soyeuse, couverte de centaurées. Ces délicates fleurs bleu-violet, nous apprend la narration, poussent uniquement là où des corps pourrissent en dessous. C'est donc par une simple floraison que se révèle l'une de ces tueries que la guerre laisse dans son sillage.

Après cette découverte, Babel est envoyé loin du village. Cette fois, c'est dans l'univers masculin qu'il est accueilli. Deux frères jumeaux le prennent sous leur aile. Ils l'hébergent dans une bâtisse trapue et gris pâle située au bout d'une allée. Elle a naguère été un « bibliotél », établissement hôtelier placé sous le signe du livre. Les étages s'appelaient des « tomes » ; les chambres, des « chapitres » ; les lits, des « in-folios » ; etc. Mais l'auberge-livre a sombré dans la faillite. Sylvie Germain offre là une magnifique image du naufrage de la culture, délaissée par ceux à qui elle s'adresse. Babel y installe ses pénates, se ménageant une petite place à l'intérieur de l'édifice décrépît du savoir humain. Il acquiert en même temps une langue précise, abandonnant le babillement de son enfance. Il aime discuter, apprend à lire, commence même à s'interroger sur la nature de Dieu.

Le lecteur pourrait croire que *À la table des hommes* se dirige, comme souvent chez nos cousins français, vers un éloge de la littérature en tant qu'outil salvateur, moyen de rédemption pour échapper à sa condition misérable. Mais la sensibilité de l'auteure l'amène ailleurs. La dernière partie de l'histoire fait du cochon transformé en adolescent un homme à part entière, d'abord parce qu'il découvre les plaisirs de la chair (avec la fille d'un de ses deux protecteurs), ensuite parce qu'il change de nom. De Babel, symbole de confusion, il devient, en perdant une lettre, comme en une circoncision lettriste, Abel, l'aîné d'Adam et Ève, premier homme à appartenir réellement à notre terre, c'est-à-dire à ne pas être passé par le jardin d'Éden. Et pourtant, la morale du roman l'évoque, ce paradis terrestre, mais pour montrer qu'il se trouve ici, dans notre monde.

La fin de l'œuvre de Sylvie Germain se veut une grande ode à l'unité indissoluble de la nature. En ce sens, les mots

et les livres font partie de celle-ci. Ils ne constituent pas un autre monde qui serait meilleur car plus abstrait et plus spirituel, ils appartiennent au royaume du vivant. Plutôt que de céder à une logique dichotomique, le récit célèbre le panthéisme par lequel tout ce qui compose l'univers, des cellules du corps humain aux astres qui tourbillonnent dans l'espace, se trouve dans un état perpétuel de relation et d'analogie. L'auteure sacrifie presque à la théologie négative pour arriver à décrire cette omniprésence de la vie : « Le seul centre qui vaille se trouve nulle part et partout, il est multiple, variable, itinérant, tout est échange, entrecroisement, circulation. » Sylvie Germain parle du « large minéral et végétal », comme on dit « prendre le large », pour désigner l'horizon matériel où s'engouffre la vie, gorgeant le moindre cristal et la moindre feuille.

C'est bien entendu avec les animaux qu'Abel développe un lien privilégié. Il se met à travailler dans un jardin zoologique. Les animaux, pour lui, symbolisent la sagesse même de la nature. Cette sagesse ne s'exprime pas à travers les mots, mais par le corps, charnellement et spontanément. Les bêtes courent, battent des ailes, sautillent, frappent du bec, grattent avec leurs griffes, crient, gémissent ou se tiennent coites et, ce faisant, elles rendent manifeste la vérité la plus profonde et la plus évidente. Désolé de voir ses compagnons animaux se morfondre en cage, Abel décidera de les libérer, dans un épisode qui ne se distingue malheureusement pas par la plus grande originalité. Les passages où l'auteure s'immisce dans la narration et fait sentir sa présence pour défendre les droits des animaux et dénoncer, par exemple, la crise de la vache folle s'avèrent moins réussis. Mais ce ne sont que de légers accrocs, et l'ensemble du livre offre une très belle lecture, c'est-à-dire une histoire attachante servie par un style maîtrisé à l'extrême, qui allie rigueur et délicatesse. ■

À LA TABLE DES HOMMES  
Sylvie Germain  
Albin Michel, 2016, 263 p.